

Slipping en vieil islandais

Nicolas Meylan, *University of Aarhus*
Paul Widmer, *Philipps-Universität Marburg*

RÉSUMÉ

Cet article réunit deux études indépendantes qui traitent le passage du discours direct au discours indirect en vieil islandais : La première étude, par P. Widmer, se propose de donner un aperçu de l'utilisation et des fonctions du slipping dans les *sagas* et le *grágás*, alors que dans la deuxième étude, N. Meylan entreprend l'examen philologique d'un cas de slipping appartenant à un genre tout différent, à savoir la poésie eddique.

1. SLIPPING DANS LES SAGAS ET DANS LE GRÁGÁS : UN RAPPORT DE RECHERCHE (PAR PAUL WIDMER)

Ce rapport de recherche à titre de complément aux études réunies dans ce tome se contente d'offrir brièvement une impression générale de la situation dans les *sagas* et dans le *grágás* (compilation juridique) en vieil islandais.

1.1. SAGAS

L'utilisation du discours direct et indirect dans les sagas a déjà fait l'objet de deux monographies dans les années trente du 20^{ème} siècle (Jeffrey 1934 et Netter 1935, voir également les remarques lucides de Heusler 1950, pp. 190-1). Dans les *sagas*, le passage abrupt du discours indirect au discours direct se rencontre souvent et constitue même un élément typique de ce style narratif. Tout discours indirect est, en principe, susceptible de passer au discours direct. L'adoption de ce schème stylistique dépend cependant des préférences individuelles des narrateurs comme l'illustrent les statistiques suivantes¹ :

¹ Introduction du discours direct par une partie de texte au discours indirect comparée avec l'introduction du discours direct par les *verba dicendi* les plus usuels (*mæla* « parler », *segja* « dire », *svara* « répondre », *spyrja* « demander ») d'après Netter (1935, p. 27).

Reykðæla saga	55%	Hrafnkels saga Freysgoða	18%
Bjarnarsaga Hittðlakappa	34%	Hávarðar saga Ísfrðings	15%
Vatnsdæla saga	32,5%	Brennu-Njáls saga	10%
Egils saga Skallagrimssonar	28,5%	Bandamanna saga	6%
Grettis saga	25%	Ljósvetninga saga	4,5%
Gíslas saga Súrssonar	24%	Gunnlaugs saga ormsungu	1,5%
Laxdæla saga	22%		

Ces chiffres indiquent que dans la *Reykðæla saga*, par exemple, 55% des discours directs sont introduits par un discours indirect, et 45% par des verbes tels que *mæla* « parler », *segja* « dire », *svara* « répondre », et *spyrja* « demander ». Malheureusement, ni Netter ni Jeffrey ne portent le nombre exact à la connaissance du public. Dans la *Vatnsdæla saga* je compte, sauf erreur, 97 cas de slipping sur 130 pages de texte environ.

Tout comme dans les autres littératures, la rupture syntaxique entre discours indirect et discours direct se situe de préférence à la limite entre deux périodes syntaxiques (voir (1)), ou entre une phrase principale et une subordonnée (voir (2)). Bien plus rarement, le discours indirect passe abruptement au discours direct en isolant une phrase prépositionnelle du reste de la construction (voir (3)), voire même un complément direct de son verbe (voir (4)) :

- (1) *Þá biðr hann húsfreyju at hón skipti hestum við sik ok láti þenna sama standa fyrir durum.* – « *Ok kasta vaðmáli yfir sððulinn ok er fðrunautar mínir koma eptir þá seg þu at ek...* » (Gísla saga 50.2-5 ; Jeffrey 1934, p. 21)

Puis il demande à la patronne qu'elle lui donne un cheval et qu'elle laisse le sien devant la porte. – « Et couvre la selle d'une couverture ! Et quand mes compagnons passent par ici, dis, alors, que je ... »

- (2) *Ávaldi kuþ Más forsiq á skyldo vera,* – « *ef yþer lízk suá.* » (Heusler 1950, p. 190)
 Ávaldi dit que Más devait assumer la responsabilité, – « si cela vous convient ainsi. »

- (3) *Bjarni svarar ok kvaz hánum mundu allvel fagna ef hann kæmi en gøra eigi mann til hans* – « *fyrir bæn þína.* » (Flóamanna saga 158.19-20 ; Jeffrey 1934, p. 23)

Bjarni répond et dit qu'il le recevrait amicalement s'il venait, mais qu'il n'enverra pas d'invitation – « à cause de ta demande. »

- (4) *Ok bað þá fara norðr í Ondafjorð ok hitta Véstein ok bera hánum* – « *kueþju mína ...* » (Gísla saga 25.5-6 ; Jeffrey 1934, p. 23)

Et il demanda d'aller au nord à Ondafjord et de rencontrer V. et de lui transmettre – « mes amitiés ... »

La conjonction de subordination *at* « que » peut précéder le début du discours direct, un usage qui rappelle l'emploi du latin *quia*, et du grec *ὅτι recitativum* :

- (5) *Nú mælte Barþi, at – « þér hafef drengalega af þesso við mik. »*
(Heusler 1950, p. 190)

Là, Barþi dit que – « vous vous avérez magnanime envers moi. »

D'autre part, le discours direct alterne avec le discours indirect. Un nouveau *verbum dicendi* peut alors être introduit :

- (6) *Signy kvaz annan veg ætla – « sygniz mér þetta illr draumr », ok kvap hest mar heita, – « en marr er mannsfylgja », ok kvað rauða synaz, ef blóðug yrði, – « ok má vera, ... »* (Vatnsdæla saga 111.1f. ; Netter 1935, p. 77)

Signy dit qu'elle pensait autrement – « cela me paraît être un cauchemar », et dit que *mar* [i.e. « cheval » ou « fantôme »] est un synonyme de « cheval », – « mais *mar* est un fantôme qui escorte les hommes », et dit que du rouge apparaissait quand il y aurait du sang, – « et peut-être... »

Les deux genres de discours servent, entre autre, à organiser la structure des informations dans le texte. Le discours indirect fournit des renseignements sur la situation générale ou sur l'arrière-plan des événements principaux (*backgrounding*), alors que les événements jugés primordiaux sont plutôt exprimés au moyen du discours direct (*foregrounding*) :

- (7) *Þeir sveinarnir segja at þeir vildi hlíta hans ásjá ok fræðaz af hánnum. – « Er okkr mikil forvitni á at sjá stóreflismenn þar er miklar sögur ganga frá. »* (Gísla saga 74.15-17 ; Jeffrey 1934, p. 21)

Les jeunes gens disent qu'ils veulent accepter sa protection et être instruits par lui. – « Nous sommes très curieux de voir les hommes puissants au sujet desquels beaucoup d'histoires circulent. »

Ici, les jeunes gens expriment la raison qui les conduit à accepter la protection au discours direct, alors que la décision même est exprimée au discours indirect, ce qui la place en arrière-plan.

Il n'est pas toujours facile de trouver des arguments indépendants de la forme du discours pour décider quelle est la structure des informations du passage en question. Même Netter qui constate la mise au premier plan par le discours direct et vice versa (« *Verschiedentlich wird mit der Anwendung der indir[ekten] R[ede] in einer Szene beabsichtigt, eine Person zurücktreten zu lassen, damit der Partner umso aktiver wirkt* », Netter 1935, p. 79) concède qu'on ne peut lui attribuer qu'une valeur relative : « *Die Dämpfung durch die indir[ekte] R[ede] innerhalb einer Szene kann auch zu dem Gewicht der Aussage und zu ihrem Inhalt in Widerspruch stehen* » (Netter 1935, p. 81). Ce n'est qu'avec beaucoup de prudence qu'on évite ici un cercle vicieux.

Les formes de discours peuvent être utilisées pour régler le rythme de la narration :

- (8) *Þórarinn mælti* : « *Hví ferr þú svá snimma, Þorgrímr, ok heldr fáklaeddr ?* » *Hann svarar, kvað konu sína brott tekna* – « *vil ek nú biðja þik ...* » (Droplaugarsona saga 158.17 ; Netter 1935, p. 79).

Thórarin dit : « Pourquoi viens-tu si tôt, Thorgrim, et à demi vêtu ? » Il [Thorgrim] répond et dit qu'on lui a enlevé son épouse [fait connu par l'audience, mais pas par Thórarin]. – « Je [Thorgrim] veux te demander, alors, ... »

Dans le passage au discours indirect, le narrateur met Thórarin, qui fait sa première apparition dans le cadre de cette scène, au courant de ce qui s'est passé antérieurement. Ces faits sont, bien sûr, connus par l'audience, et il n'est pas nécessaire de les répéter en détail. Le narrateur accélère donc la narration à l'aide du discours indirect.

Parfois une structure syntaxique trop complexe semble être à l'origine du passage du discours indirect au discours direct :

- (9) *Þá biðr hann húsfreyu at hón skipti hestum við sik ok láti þenna sama standa fyrir durum.* – « *Ok kasta vaðmáli yfir sǫðulinn ok er fǫrunautar mínir koma eptir þá seg þu at ek sitja inni í stofu, ok telja ek silfir.* » (Gísla saga 50.2-5 ; Jeffrey 1934, p. 22)

Puis il demande à la patronne qu'elle lui donne un cheval et qu'elle laisse le sien devant la porte. – « Et couvre la selle d'une couverture. Et quand mes compagnons passent par ici dis, alors, que je suis assis dans la chambre et que je compte l'argent. »

Signalons encore que, dans les adaptations du latin, parfois la version vieillandaise, en s'éloignant de l'original, passe du discours indirect au discours direct

(voir Würth 1998, p. 52, note 198). Ceci reflète certainement l'adaptation de l'original latin au style indigène des *sagas*.

1.2. TEXTES JURIDIQUES (*GRÁGÁS*)

Le style des textes juridiques diffère nettement du style des *sagas*. Le discours direct n'occupe, dans ce genre, qu'une position insignifiante. On trouve, cependant, dans le *grágás* des formulaires qui comportent mot à mot les formulations nécessaires afin que l'acte juridique prenne force de loi.

D'une manière générale, les formulaires commencent par une instruction (*hann skal nefna sér vátta* « il doit appeler en témoignage », *hann skal mæla / kveða* « il doit dire »), et sont suivis, conformément aux origines orales de ce genre, par du discours direct (voir Naumann 1979, pp. 156-7), par exemple :

- (10) *Oc skal hann ... mæla sva : « nefni ec i þat vætti. at ec stefni honom », ...* (Grágás 90/165).

Et il doit ... dire comme suit : « J'appelle en témoignage de cela (par le fait) que je le convoque », ...

Souvent le discours direct du formulaire est interrompu par des instructions concernant, pour la plupart, la procédure juridique, mais il n'y a pas de discours indirect :

- (11) *Þa skal ryþiandin nefna sér vatta : « i þat vætti », skal hann kveða, « at ek beiþe þik », ok nefna goþann, « at segia, huern þu nefnder i dóm », ok kveða a dominn, « beiþi ek þik laubeiþing. »* (Grágás 25/49).

Alors le juge doit demander des témoins : « Témoignage à cela », doit-il dire, « que je te convoque », et (il doit) indiquer le Godi, « pour dire qui c'est que tu as nommé au tribunal », et (il doit) indiquer le tribunal, « je te convoque en accord avec la loi. »

Il est intéressant de constater qu'après l'interpellation, il arrive parfois que l'appel aux témoins ne suive pas au discours direct, mais qu'il soit intégré dans la construction de l'interpellation. Le discours direct débute avec la subordonnée :

- (12) *... at segia til buom v – heimilis buom sinom – oc nefna vatta, – « at ec vil sciliaz við felaga mín ... »* (Grágás 149/40).

... de dire à cinq voisins – à des voisins de sa ferme – et d'appeler en témoignage, – « que je veux divorcer d'avec mon mari ... »

Dans les parties du *grágás* qui traitent de la procédure juridique, le discours direct a disparu des formulaires : sous sa forme écrite, il a cédé le pas au discours indirect (voir Naumann 1979, p. 161), par exemple :

(13) *Sa maðr er sækir scal queðia heimilis bva v. þess er sottr er at bera um þat hvart hann eigi arf at taca ...* (Grágás 39/70).

L'homme qui porte plainte doit convoquer cinq voisins de l'accusé afin qu'ils témoignent s'il a le droit de recueillir l'héritage ...

Dans la forme grammaticale de ces formulaires on observe donc, *in statu nascendi*, le passage d'un style oral à un style plus littéraire qui, à la fin, est dépourvu de toute trace de son origine orale.

2. *SLIPPING* DANS LA *VÖLUSPÁ* : UNE ÉTUDE DE CAS (PAR NICOLAS MEYLAN)

Le phénomène du « *slipping* »² occupe une place importante dans la littérature islandaise médiévale en prose. Comme l'a montré Paul Widmer dans le texte précédant, le passage du discours indirect au discours direct est un artifice largement utilisé par les rédacteurs de sagas (Netter 1935), textes narratifs écrits en vieil islandais faisant la part belle au discours direct, et dans une moindre mesure par les compileurs de textes de lois tels que le *Grágás* (Naumann 1979). Si ces deux genres littéraires ont fait l'objet d'études spécifiques abordant la question du *slipping*, le corpus poétique, que ce soient les poèmes scaldiques ou « eddiques »³, n'a que peu attiré l'attention des chercheurs intéressés par cette problématique. Par la présente discussion, j'espère pouvoir contribuer à thématiser quelques-unes des difficultés que pose le *slipping* dans la poésie de l'Islande médiévale. Toutefois, mon propos ne consiste pas à recenser de manière exhaustive les occurrences de *slipping*, mon objectif consiste plutôt à attirer l'attention sur un cas particulier tiré de ce corpus, à savoir les vers cinq et six de la 44^{ème} strophe du poème intitulé *Völuspá*.

² Comme définition opératoire, je me propose d'utiliser celle de Richman (1986) : « *Slipping* occurs when indirect discourse abruptly shifts to direct discourse within a single speech. »

³ Deux formes de poésie réparties en deux catégories selon des critères de métrique et de diction. Pour une introduction et une bibliographie détaillée, on se référera aux chapitres correspondants de Clover et Lindow (1985).

La *Völuspá* ou *Prédiction de la voyante* est un poème présent dans deux manuscrits médiévaux. Le premier est le Codex Regius de l'*Edda Poétique* AM 2365 4to (noté R ci-dessous), qui présente une collection de 31 poèmes en vieil islandais. Le contenu de ces poèmes varient ainsi que leur date de rédaction et leur lieu de provenance, mais le manuscrit lui-même est daté d'environ 1270. Le deuxième manuscrit est le Hauksbók (H), AM 544 4to, lui aussi rédigé en Islande. Il est plus tardif par rapport à R d'environ 50 ans (1330-50). Ils présentent des variantes significatives et je les signalerai le cas échéant. Lors de la discussion, je m'appuierai principalement sur le texte de R qui est plus ancien et dont la structure est globalement plus cohérente.

Notre poème raconte l'histoire mythique du monde, de sa création à sa destruction (le fameux *ragna rök*, littéralement : destin des puissances) et s'achève sur une vision de sa restauration. Loin de se satisfaire d'une description à la troisième personne, le poète situe sa matière dans un cadre dialogique avec une narratrice identifiée en tant que *völva* (pluriel : *völur*), une voyante. Or parfois, cette voyante va narrer le monde à la première personne ; parfois elle sera présente dans le texte à la troisième personne. Situation déconcertante, telle celle que l'on découvre à la strophe 44, un passage qui a excité l'imagination des chercheurs dans leurs interprétations du poème :

- | | | |
|-----|---|--|
| (1) | <i>Geyr Garmr mjök
fyr Gnipahelli,
festr mun slitna,
en freki renna.
Fjölð veit hon fræða,
fram sé ek lengra,
um ragna rök
römm, sigtíva</i> ⁴ . | Garmr aboie puissamment
devant Gnipahellir,
le lien se rompra,
et le vorace courra.
Elle sait maint sortilèges,
plus avant encore je vois,
l'amer destin des puissances,
des dieux de la victoire. (44.1-8 ; mes italiques) |
|-----|---|--|

Notons que les deux vers qui vont nous intéresser apparaissent sous une forme différente dans H :

- | | | |
|-----|--|--|
| (2) | <i>Fram sé ek lengra
fjölð kann ek segja</i> | Plus avant encore je vois
je peux en dire bien davantage (Nordal 1980, p. 85) |
|-----|--|--|

Nous voyons immédiatement que cette leçon ne relève pas de notre problématique dans la mesure où nous avons affaire à un seul discours direct.

⁴ Pour les vers de la *Völuspá* et du *Vafþrúðnismál*, je m'appuie sur l'édition de Neckel et Kuhn (1962) dont j'ai normalisé l'orthographe. Les traductions sont les miennes.

Un bref parcours dans l'histoire de la recherche révèle également la difficulté que représente ce passage. Sigurður Nordal (1980), écrivant dans les années 1920, réfute l'idée que la voyante s'appuie sur le récit d'un autre et par conséquent, il suggère de gommer la différence qu'il rejette en tant qu'ajout rédactionnel au profit d'une lecture harmonisée :

Selbstverständlich ist dies [la leçon de R avec *slipping*] nicht ursprünglich. Hier kann man ändern, wie man will (*ek* zu *hon* oder *hon* zu *ek*), so dass man zu einer Vereinheitlichung kommt. [...] Es ist eher zu erwarten, dass die Übermittler des Gedichts die ursprünglichen Pronomen durcheinanderbrachten, als dass sie bei nachträglicher Einfügung so inkonsequent gewesen sind. (Nordal 1980, pp. 86-7)

Einarr Ólafur Sveinsson note en 1962 que « it is well known that mediums in trance speak of themselves in the third person ; the same happens in the case of "split personality" » (in Dronke 1999, p. 28). Pour Ursula Dronke, le *je* est la *völva* didactique, vivante, révélant un savoir occulte ; *elle*, est la *völva* prophétique qui appartient à la sphère des dieux et qui joue un rôle vital pour eux (Dronke 1999, p. 28). Que la notion de médium apparaisse au XIX^{ème} siècle (avec le spiritisme) et que Sigmund Freud précède de peu Einarr Ólafur Sveinsson ne sont pas les objections principales à soulever face à ces affirmations, elles doivent être attaquées par le texte lui-même. Il s'agira donc de discuter ces deux vers, de montrer s'ils constituent bien un cas de *slipping* puis de proposer une solution à cet épineux problème de la nature des *völur*.

Ce problème est compliqué par deux éléments. Le premier est lié au manuscrit, le Codex Regius est en effet dépourvu de signes graphiques (tels que nos guillemets) et présente un texte qui n'est pas arrangé visuellement en strophes et en vers⁵. Ensuite, la *Völuspá* est par sa nature poétique plus sujette à l'élision, il est donc difficile d'identifier avec certitude des passages de discours indirect du fait que des verbes introductifs tels que *segja* (« dire »), *kveðja* (« déclarer ») et *mæla* (« parler ») font défaut⁶. En effet, dans le cadre des discours indirects, on attendrait une construction de type : *einhverr segir at hon viti fjölð fræða*, (avec le verbe de la subordonnée éventuellement au subjonctif), une construction qui est abondamment attestée dans la littérature en prose et dont Snorri Sturluson (1179-1241) fournit un excellent exemple dans la *Gylfaginning*, chapitre deux :

⁵ La strophe 44 apparaît ainsi dans le *facsimile* proposé sur le site <http://www.raqoon.is/voluspa/handrit/kb3.htm> :

*Geyr garmr mioc fyr gnipa helli festr mvn slitna eN fre
ki reNa fiolþ veit hon fræða fram se ec lengra vm rag
na rak ram sigtyva.* (18.06.04, 13h48)

⁶ A une exception près, la strophe 10 : [...] Eux les nains firent de nombreuses figurines avec de la terre, ainsi que l'a dit Durin (*sem sagði Dúrin*).

- (3) *Hann svarar, at þat var konungr þeirra, en fylgja má ek at sjá hann*⁷.
Il répond⁸ que c'était leur roi, « et je peux t'amener le voir. »

Le problème porte donc en définitive sur l'identification de 44/5 en tant que discours indirect. Comment distinguer entre ce mode et celui de la simple narration ? Néanmoins, il est certain que le poète passe d'un discours à la troisième personne à un discours direct qui ne demande pas un grand effort d'imagination pour suppléer la clause principale *hon segir at*, elle dit que [...].

Pour sortir de cette impasse imposée par des critères académiques et typographiques modernes, je suggère d'aborder le *slipping* selon un autre angle d'attaque, à savoir celui que proposait Benveniste dans ses *Problèmes de linguistique générale* : la dichotomie discours / récit (1966, p. 238), développée par le linguiste français Maingueneau (1999, p. 75 ; voir aussi Calame, 2000, pp. 47-8) :

Appartiennent au *discours* les énoncés oraux ou écrits référés à l'instance d'énonciation, c'est-à-dire comportant des embrayeurs. Appartiennent en revanche au *récit* des énoncés, presque toujours écrits, qui ne contiennent aucune référence à l'instance d'énonciation, sont dépourvus d'embrayeurs (*je, tu, le présent, etc.*) : ils ne sont donc compatibles qu'avec la non-personne.

Cette dichotomie force le chercheur confronté à un texte médiéval à considérer celui-ci dans sa dimension communicative et à le situer dans un acte d'énonciation ; à y repérer les éléments linguistiques qui établissent une relation avec sa réactualisation. Benveniste et d'autres après lui ont identifié ces éléments, appelés aussi embrayeurs (Maingueneau 1999, p. 75) dont font partie les pronom *je* et *tu*, les déictiques spatio-temporels (dont *ici, maintenant, celui-ci, etc.*) et le présent, "temps verbal" qui :

est proprement la source du temps. Il est cette présence au monde que l'acte d'énonciation rend seul possible, car, qu'on veuille bien y réfléchir, l'homme ne dispose d'aucun autre moyen de vivre le "maintenant" et de le faire actuel que de le réaliser par l'insertion du discours dans le monde. (Benveniste 1974, p. 83)

Se tournant vers notre poème, on ne manquera de constater que les deux vers sont des "discours" et non des "récits", ils se rapportent donc à une instance de leur énonciation : intra textuellement à un narrateur, et extra textuellement un énonciateur.

Les savants qui se sont penchés sur la *Völuspá* et que j'ai mentionnés ci-dessus ont tous identifié une narratrice unique : la *völva*. Mais c'est l'unicité de cette

⁷ Pour les citations de la *Gylfaginning*, je m'appuie sur l'édition de Finnur Jónsson (1931) dont j'ai normalisé l'orthographe.

⁸ Concernant le présent historique abondamment utilisé en vieil islandais, je fais mienne cette phrase de Benveniste : « Nous ne parlons pas ici du "présent historique" des grammaires, qui n'est qu'un artifice de style. » (1966, p. 245)

narratrice qui s'avère leur poser un problème. En effet, ne prenant pas en compte la dimension énonciative du texte, ils identifient « only a single speaker » (Dronke 1999, p. 27), ce qui les mène à voir une séquence de discours indirect assumée par la *völva* suivie d'un discours (direct) de cette dernière que l'on pourrait rendre ainsi : je [la *völva*] dis qu'elle sait maints sortilèges, « plus avant encore je vois. »

Il fallait par conséquent – et c'est ce que firent les philologues mentionnés – attribuer à la *völva* dans le meilleur des cas le style qu'adopte César dans son *De bello gallico*, ou, pire, lui affubler une personnalité névrotique probablement doublée de la charlatanerie du médium. *Slipping*, donc, il y avait, le *elle* se muant en *je* et nos philologues de se demander si Snorri n'avait pas eu raison quand il harmonisait les pronoms, transformant les *elle* en *je*⁹.

Une étude qui prend en compte la dimension énonciative de la *Völuspá* va révéler la complexité de ce poème. En effet, celui-ci joue à plusieurs niveaux : celui de la narratrice (représentée par le *je* dans le texte), celui de l'énonciateur (la personne réelle qui va réactualiser le poème, assumant le *je*), tout en introduisant un certain nombre de co-narrateurs.

On l'a vu, la question de la narratrice gêne les commentateurs ; de fait une analyse du poème révèle la présence de co-narrateurs assumant au moins une partie des énoncés. Pour identifier un (des) co-narrateur(s), il faut se tourner vers les deux premières strophes de la *Völuspá*. La première présente la situation de communication fictive du poème, un dialogue entre une *völva* anonyme et générique et le dieu Odin, personnage souvent associé à la magie, à la poésie et à la divination :

- | | | |
|-----|--|---|
| (4) | <i>Hljóðs bið ek allar
helgar kindir
meiri ok minni
mögu Heimdallar.
Vildu at ek, Valföðr,
vel fyr telja
forn spjöll fira,
þau er um fremst man.</i> | Je demande le silence
de tous, êtres saints
puissants et humbles,
enfants de Heimdall.
Tu veux de moi, Valföd [Odin],
que je raconte bien
les antiques mythes du monde,
les plus reculés que je me rappelle. (1.1-8) |
|-----|--|---|

La deuxième fait écho au huitième vers et indique ce dont elle se rappelle : des géants (*jötunn*, pluriel *jötnar*) et ce qui est le plus souvent interprété comme étant le frêne Yggdrasil :

- | | | |
|-----|--------------------------------------|---|
| (5) | <i>Ek man jötna
ár um borna,</i> | Je me rappelle les géants
nés au début du temps, |
|-----|--------------------------------------|---|

⁹ L'harmonisation des pronoms dans les citations qu'il fait de la *Völuspá* dans sa *Gylfaginning* est systématique : strophe 38/1, R : *sá hon* « elle vit », Snorri : *ek veit* « je sais » ; 39/1, R : *sá hon* « elle vit », Snorri : *skulu morðvargar* « des loups meurtriers + futur » ; 64/1, R : *sér hon* « elle voit », Snorri : *veit ek* « je sais ».

<i>þá er forðum mik</i>	eux qui, il y a longtemps
<i>fædda höfðu.</i>	m'ont élevée.
<i>Níu man ek heima,</i>	Neuf mondes je me rappelle,
<i>níu íviðjur,</i>	neuf géantes ¹⁰ des forêts,
<i>mjötvið mæran,</i>	l'arbre digne,
<i>fyr mold neðan.</i>	sous la terre. (2.1-8)

Cette strophe n'a pas une forme narrative contrairement à ce qu'annonce la première strophe : *telja spjöll*, raconter des histoires ou des événements (Zoëga 1926, p. 399). Ce n'est qu'à partir de la troisième strophe que le poème prend une forme narrative et entame l'histoire mythique du monde. Ainsi, la deuxième strophe a un rôle particulier. La plupart des commentateurs y ont vu un moyen pour la *völva* d'asseoir sa légitimité en montrant la source de son savoir : sa naissance aux débuts du monde. Mais il me semble que cette strophe remplit une autre fonction. En effet, se rappeler (*muna*) désigne l'action d'aller puiser un savoir qui vient du passé et de rendre présent ce savoir. Ce qui va être rendu présent en l'occurrence n'est pas un savoir narratif, ce sont des géants. Pour voir la portée de ces vers, il nous faut considérer la nature des géants dans la mythologie scandinave. Leur trait particulier est d'être les entités primordiales (*Grímnismál* 40, *Vafþrúðnismál* 28-29, *Völuspá* 3, *Gylfaginning* 5). Ils sont également les géniteurs des dieux dont Odin (*Gylfaginning* 5). Eux seuls sont donc aptes à raconter l'histoire du monde. Parallèlement – ou par suite, ils sont associés au savoir comme le montre le poème *Vafþrúðnismál* :

(6) <i>Óðinn kvað :</i>	Odin dit :
34. <i>Seg þú þat it átta,</i>	Dis cette huitième chose,
<i>alls þik fróðan kveða</i>	puisque'ils te disent sage
<i>ok þú, Vafþrúðnir, vitir,</i>	et toi, Vafþrúðnir, tu sais,
<i>hvat þú fyrst mant</i>	quelle est ton premier souvenir
<i>eða fremst um veizt,</i>	ou ce que tu sais de plus ancien,
<i>þú ert alsviðr jötunn.</i>	tu es tout savant, géant. (34.1-6)

<i>Vafþrúðnir kvað :</i>	Vafþrúðnir dit :
35. <i>Órófi verta</i>	D'innombrables hivers
<i>áðr væri jörð um sköpuð,</i>	avant que la terre ne fût façonnée,
<i>þá var Bergelmir borinn ;</i>	en ce temps vint au jour Bergelmir.
<i>þat ek fyrst um man,</i>	Tel est mon premier souvenir,
<i>er sá inn fróði jötunn</i>	lorsque ce sage géant
<i>á var lúðr um lagiðr.</i>	fut posé dans une boîte. (35.1-6)

¹⁰ Le terme rare *íviðja* peut être entendu comme signifiant la racine (d'Yggdrasill).

Convoquer ces êtres seuls détenteurs de la connaissance des origines a pour effet de leur déléguer une partie de la narration, plus précisément celle qui n'est pas assumée par le *je* qui reprend la situation initiale du dialogue entre Odin et la *völva*. Nous avons donc affaire à un glissement énonciatif par lequel la *völva* instaure des co-narrateurs : les géants.

Si on accepte que les géants assument certains énoncés en tant que narrateurs, rien n'empêche alors de leur attribuer le vers 44/5. La troisième personne, ou non-personne, fait de ce vers un discours indirect et nous pouvons reconstruire la clause principale sous la forme suivante : *inir jötnar segja at hon veit fjöld fræða* « les géants disent qu'elle sait maints sortilèges ». Il subsiste néanmoins un problème : la coupure artificielle que cela introduit entre les deux vers.

Rien en effet n'indique que ces deux énoncés sont indépendants, au contraire, sémantiquement ils se combinent dans l'association entre savoir, *fræði* que Zoëga traduit par 1° *knowledge, learning, lore* et 2° *charms, spells* (1926, p. 152), et le procès de voir, ou mieux, celui de vaticiner. Une association bien connue dans le contexte religieux scandinave préchrétien tel qu'il transparaît dans les diverses sources et qui prend sa plus belle expression dans le terme *fjölkyngi* qui signifie sorcellerie, et littéralement le fait de savoir beaucoup.

Nous revenons donc à la notion de *slipping*. Nous savons que le passage du discours indirect au discours direct est un phénomène courant en vieil islandais. Dans son manuel de poésie vernaculaire, Snorri ne rechigne pas à l'utiliser :

(7) *Hár segir, at hann komi eigi heill út, nema hann sé fróðari*
« ok stadtú fram, meðan þú fregn
sitja skal sá er segir. »

Haut dit qu'il ne sortirait pas sain et sauf à moins qu'il ne soit plus sage
 « et tiens toi debout, pendant que tu questionnes
 celui qui parle [répond], s'assoit. » (*Gylf. 3*)

Si nous pouvons accepter la présence de ce phénomène dans notre poème, il reste à identifier qui rapporte les propos. En replaçant le texte dans sa dimension communicationnelle, on peut envisager que l'énonciateur prenne un rôle actif dans son poème, non seulement en jouant le rôle de la narratrice mais aussi en devenant lui même un narrateur indépendant. Ainsi dans un cadre oral, la difficulté posée par l'alternance des pronoms tombe, puisque la trame discursive du poème, le dialogue Odin – voyante, est replacée dans un cadre plus large, narratif, dans lequel l'énonciateur assume ou cite la totalité des propos échangés.

Considérés dans ce cadre narratif large, nos deux vers constituent un excellent exemple de *slipping* tel que nous les voyons dans la littérature islandaise médiévale. Nous pouvons maintenant les reconstruire dans une forme comparable à celles présentes dans la littérature en prose : je [un énonciateur quelconque] dis que *fjöld veit hon fræða*, « *fram sé ek lengra.* »

Nous avons vu que l'autre manuscrit médiéval de ce poème présente un texte sans *slipping*, donnée qui précipite la question de sa fonction. La *lectio difficilior* du Regius me semble toutefois meilleure (originale ?) impliquant une situation de communication orale. L'embrayage énonciatif que celle-ci implique met en évidence l'énoncé concerné, le rend immédiat au public du poème et par là plus prégnant. Ce qui apparaît comme un jeu du poète sur les pronoms est au final un habile maniement de son matériau, de son énonciation afin que le public – les énonciataires – perçoive le poème lui-même comme étant la *spá*, la prédiction – un acte rituel, sinon magique – qui par suite est à mettre au compte de l'énonciateur, le scalde qui acquiert par là une dignité particulière.

Deux solutions à cet étonnant passage, un authentique *slipping* qui implique un jeu autour de l'énonciation du poème ou deux phrases indépendantes impliquant deux narrateurs différents. L'indécision émane en partie de l'absence de ponctuation "moderne" mais aussi de la décision du poète de laisser la porte ouverte à diverses interprétations. Quelle que soit notre interprétation favorite, il n'en reste pas moins que ce poème est un chef d'œuvre méritant une plus large attention.

3. CONCLUSION

Le phénomène du *slipping* en vieil islandais reste trop peu connu. Après les études consacrées à deux genres en prose – sagas et compilation de lois – il serait souhaitable que la discussion, à la fois linguistique et historico-philologique, soit étendue aux corpus poétiques et religieux. Comme le suggère la présente communication, la problématique du *slipping* peut permettre d'éclairer des apparentes anomalies syntaxiques et pragmatiques.

© Nicolas Meylan et Paul Widmer 2005

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE, E. (1966). *Problèmes de linguistique générale* (vol. i), Paris : Gallimard.
BENVENISTE, E. (1974). *Problèmes de linguistique générale* (vol. ii), Paris : Gallimard.
CALAME, C. (2000). *La poésie des mythes dans la Grèce antique*, Paris : Hachette.
CLOVER, C. & LINDOW, J. (éds.) (1985). *Old Norse-Icelandic Literature. A Critical Guide*, Ithaca & London : Cornell University Press.
DRONKE, U. (1999). *Poetic Edda. Vol. II: Mythological Poems*, Oxford: Clarendon Press.

- JÓNSSON, F. (1931). *Edda Snorra Sturlusonar. Udgivet efter Håndskrifterne*, København : Gyldendalske Boghandel.
- GRÁGÁS = FINSEN, V. (1852). *Grágás, Islændernes lovbog i fristatens tid, Förste Del*, Kjøbenhavn : Berling.
- HEUSLER, A. (1950). *Altisländisches Elementarbuch*, Heidelberg : Winter.
- JEFFREY, M. (1934). *The Discourse in Seven Icelandic Sagas*, Menasha, Wisconsin : George Banta.
- MAINGUENEAU, D. (1999). *L'énonciation en linguistique française*, Paris : Hachette.
- NAUMANN, H.-P. (1979). *Sprachstil und Textkonstitution. Untersuchungen zur altwestnordischen Rechtssprache*, Basel & Stuttgart : Helbing & Lichtenhain.
- NECKEL, G. & KUHN, H. (éds.) (1962). *Edda. Die Lieder des Codex Regius nebst verwandten Denkmälern*, Heidelberg : Carl Winter Universitätsverlag.
- NETTER, I. (1935). *Die direkte Rede in den Isländersagas*, Leipzig : Hermann Eichblatt.
- NORDAL, S. (éd.) (1980 [1923]). *Völuspa* (Kommentar aus dem Isländischen übersetzt und mit einem Vorwort zur deutschen Ausgabe von Ommo Wilts), Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- RICHMAN, G. (1986). « Artful Slipping in Old English », *Neophilologus* 70, pp. 279-291.
- WÜRTH, S. (1998). *Der « Antikenroman » in der isländischen Literatur des Mittelalters. Eine Untersuchung zur Übersetzung und Rezeption lateinischer Literatur im Norden*, Basel und Frankfurt : Helbing & Lichtenhain.
- ZOËGA, G. (1926). *A Concise Dictionary of Old Icelandic*, Oxford : Clarendon Press.